

# L'employé... : tel qu'il est quelquefois

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **69 (1940)**

Heft 13

PDF erstellt am: **27.09.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## L'employé... tel qu'il est quelquefois

---

*Les institutrices qui ont bénéficié des cours d'Estavayer se sont joyeusement édiées à l'audition d'une page de Gottfried Keller : le portrait du « parfait employé » comme modèle à ne pas suivre. Le voici. Henri le Vert, sur le point de quitter la maison paternelle pour l'étranger, prend congé des locataires des divers étages :*

« Je donnai contre une porte close, ce que j'aurais bien pu supposer. Car le petit employé célibataire qui demeurait là s'en allait tous les dimanches de bonne heure, quand le temps le permettait, et restait absent toute la journée, de peur qu'on ne vînt le chercher pour une commission ou un service imprévu. Tous les jours aussi, au coup de six heures, il déposait sa plume et quittait le bureau, si pressant que fût le travail. Il maudissait sans cesse le poste qu'il occupait, bien qu'il l'eût brigué des années durant et presque sollicité à genoux. Il s'appelait une « victime de principes déçus » et ne fréquentait que des sociétés où ses supérieurs étaient bafoués, et où il ne manquait pas une occasion de déclarer que, s'il ne recevait pas d'avancement, c'était faute de savoir plier l'échine. Il ne croupissait naturellement à sa place que parce qu'il était incapable de rien faire de mieux, de même qu'il prouvait déjà, par sa fleur de rhétorique des « principes déçus », qu'il ignorait le bon usage de la langue. En dépit de tout son mécontentement, il n'en était pas moins cramponné à son poste, et l'on ne l'eût pas arraché avec des crocs à incendie ; car il lui assurait, à défaut d'une situation brillante, une petite vie tranquille et confortable. Aussi, comme sa paresse était de principe, et qu'il pouvait la cultiver commodément dans les limites de ses obligations, se gardait-il bien de dépasser la mesure, ce qui l'eût fait congédier ; en revanche, il ne faisait pas état des réprimandes et des encouragements périodiques... Comme je me tenais devant sa porte, sur laquelle une jolie plaque de laiton indiquait son nom et le titre de sa petite fonction, j'entendis à l'intérieur le battant de sa pendule aller et venir paisiblement. Il y avait un tel silence et un tel repos dans la pièce que la pendule semblait réellement se réjouir de l'absence du compagnon mécontent. Appuyé au montant de la porte, j'écoutai un moment la chanson monotone et parlante de cette mesureuse du temps, qui jamais ne mesure deux fois le même instant. J'y compris bien quelque chose, mais non pas ce qu'il eût fallu, parce que j'étais jeune, et enfin, je montai chez nous quatre à quatre. »

*Ce qu'il fallait comprendre : bien employer l'instant, de sorte que nul battement de la pendule ne soit perdu ni pour le temps, ni pour l'éternité, parce que nous remplissons notre devoir d'état, même en nous reposant, même en dormant — accomplissant la volonté de Dieu sur notre temps, sur chacun de nos instants.*

*Et voici la ravissante image, de Keller toujours, qui eut l'heur de plaire à l'attentif auditoire :*

Même une simple rose doit être du matin jusqu'au soir courageusement à son affaire, de tout son corps, et, pour salaire, elle se fanera ; mais, en revanche, elle aura été une rose véritable.

---